



FREUD ET WITTGENSTEIN

Paul-Laurent Assoun

C'est à la suite d'un long trajet que j'en suis arrivé à cette confrontation entre Freud et Wittgenstein (1), confrontation qui, elle-même, n'est, je l'espère, qu'une étape pour approfondir ce qui me paraît être, en effet, la question essentielle que pose le freudisme (2), c'est-à-dire la question de la spécificité du savoir que représente la psychanalyse, de la position de la vérité corrélatrice de ce savoir (3).

Je voudrais commencer par dire pourquoi cette confrontation entre le philosophe viennois Ludwig Wittgenstein, d'une part, et d'autre part, le fondateur, lui-même viennois, de la psychanalyse, indication déjà culturelle sur une possibilité ou une circonstance favorisant la confrontation (4), s'annonce si importante.

Wittgenstein passe pour l'inspirateur de ce courant, de cette mouvance philosophique qu'on a appelé le néo-positivisme logique qui fait partie lui-même, d'une certaine manière, de deux cultures philosophiques puisque, par son origine européenne viennoise, il renvoie à toute une problématique du langage qui est maintenant bien repérée avec la redécouverte de la spécificité de la culture viennoise longtemps méconnue. D'autre part, il opère une jonction vivante avec la tradition du néo-positivisme anglo-saxon à travers toute sa période cambridgienne (5).

Wittgenstein est considéré, je vais le confirmer, à raison, comme un critique de la psychanalyse, un critique même singulièrement virulent. On peut donc se demander pourquoi adhérant à une démarche freudienne, on fut assez masochiste pour se référer à quelqu'un qui fait partie de la famille assez nombreuse des ennemis de la psychanalyse. Il me semble, pour indiquer d'emblée l'enjeu de cette confrontation, que ce critique-là qui, d'une

certaine manière, est parcellaire et sélectif et peut être soupçonné n'avoir pas compris l'esprit de la psychanalyse, ce critique-là, Wittgenstein l'a pourtant incarné de façon particulièrement lucide, tant la lucidité est une caractéristique essentielle de la philosophie de Wittgenstein. Les points particulièrement sensibles de la théorie de la connaissance qui est à l'arrière-plan de la psychanalyse même (6) se trouvent "épinglés" par cette critique.

D'une révolution à l'autre

Wittgenstein et Freud représentent deux révolutions "analytiques", chacune en leur genre. D'un côté, une révolution analytique du langage, puisque - Wittgenstein insiste toujours sur ce point-là - il faut faire une analyse du langage. De l'autre côté, une analyse du processus inconscient. Ce sont deux esprits en quelque sorte radicalement analytiques. On ne peut pas parler, je vais expliquer tout de suite pourquoi, de dialogue direct entre Wittgenstein et Freud. Pourtant, ils étaient contemporains : Freud est né en 1856 et Wittgenstein en 1889. Il y a une génération de différence entre les deux. Freud a disparu en 1939 et Wittgenstein en 1951. De plus, ils appartiennent au même monde culturel. Mais alors, on pourrait parler de rendez-vous manqué. J'ai expérimenté que les rendez-vous manqués m'intéressaient spécialement, puisqu'ils demandent à être constitués (7). Ils sont aussi nécessaires qu'improbables. Ils sont improbables parce qu'ils ne se sont pas réalisés de fait, ce qu'il faut bien interpréter d'une manière ou d'une autre, sinon on risque de tomber dans l'artifice, mais ils sont nécessaires parce que Wittgenstein, en quelque sorte, interpelle du fond de sa propre entreprise l'entreprise psychanalytique. L'un et l'autre visent, j'y reviendrai dans ma conclusion, une sorte de "désensorcellement" de la connaissance humaine, des prestiges du langage. Nous sommes ensorcelés par notre langage. Il s'agit de revenir à une pensée qui domine en quelque sorte ces prestiges du langage. Je crois que cela donne une caractéristique sommaire mais globale du projet de Wittgenstein qui n'est ni totalement un logicien, ni totalement un linguiste, ni totalement un philosophe, mais quelqu'un qui a une passion et cette passion à laquelle il donne corps dans son oeuvre essentiellement aphoristique, c'est justement un dispositif qui permet d'analyser le langage de manière à désensorceler la pensée.

Freud aussi a une passion. Il est le créateur de ce qu'il baptise la "psycho-analyse" (8). Il faut bien entendre le mot "analyse" qui ne désigne pas simplement une marque de fabrique d'un certain processus, d'une certaine technique, mais bien une technique analytique des processus inconscients, dont les unités sont les "motions pulsionnelles" (*Triebregungen*) refoulées.

Il me semble nécessaire, du point de vue même de la philosophie de Wittgenstein, à un certain moment, de confronter son analytique du langage à une analytique de l'inconscient.

Quant à Freud, je dirais que, pour des raisons complexes, épistémologiques, historiques, il n'avait aucun penchant à problématiser le langage pour lui-même. Il avait bien assez à faire avec ce qu'il appelait sa "science de la nature" (*Naturwissenschaft*); c'est-à-dire la psychanalyse. La psychanalyse n'est pas une science de l'homme pour Freud, c'est bien une science de la nature (9). Donc, de ce point de vue-là, le langage n'est pas une problématique essentielle. Vous voyez donc en quoi il y a, à la fois, un dialogue qui est improbable et qui est devenu nécessaire parce que l'analytique du langage doit se confronter à un moment donné à ce genre de langage qu'est l'inconscient. On dit et on répète depuis Lacan, que l'inconscient est structuré comme un langage, mais *quel genre de langage* ?

Wittgenstein, dans sa critique de la psychanalyse, met à l'ordre du jour ce problème de la spécificité de ce langage que représente l'inconscient. Quant à Freud, il devait bien éprouver, de l'intérieur même de sa problématique de la production de la psychanalyse, cette question à laquelle pourtant il ne donne pas de statut à part.

Voilà pourquoi il m'est apparu nécessaire de me servir de Wittgenstein conditionnellement, hypothétiquement, comme un instrument pour porter un peu plus de clarté dans la question de la spécificité du savoir analytique. Voilà un contestataire de la psychanalyse d'une certaine manière qui se conçoit d'abord comme un compagnon de route critique, comme on dirait en politique, devint de plus en plus critique avec l'évolution de sa philosophie qui, encore une fois, passe peut-être à côté de ce qui est la spécificité même de l'expérience psychanalytique comme expérience clinique

mais qui s'avère un ancêtre de l'épistémologie freudienne. Bien avant qu'on appréhende l'épistémologie freudienne et psychanalytique d'un point de vue historique et théorique, voilà quelqu'un qui pose la question de ce genre de savoir qu'est le savoir produit par Freud, sans le repousser totalement à priori et sans pour autant refuser de le problématiser. Il fut le premier à poser la question de l'*écriture* freudienne.

Un dialogue nécessaire et impossible

De quels documents, pour bien situer le contexte de cette rencontre à la fois nécessaire et improbable qui a failli se réaliser, dispose-t-on ? D'un côté, un silence total, celui de Freud qui, à ma connaissance et, en tout cas dans son oeuvre publiée, n'a jamais rien dit de Wittgenstein et qui, à ma connaissance, sur la base de tous les documents connus sur Freud, n'a jamais prononcé le nom de Wittgenstein. De l'autre, une parole qui est le discours de Wittgenstein lui-même sur Freud, mais je dirais un discours synopé. Le document principal dont on dispose, et que certains de vous connaissent peut-être, est un texte qui est devenu célèbre. C'est un texte constitué de notes, donc un texte religieusement reconstitué par des scribes attentifs, qui ne sont évidemment pas au-dessus de tout soupçon. On dispose en effet de ce document qu'on appelle les *Conversations sur Freud*, qui datent des années 1940. Je dirais que la quasi totalité de ce que l'on sait sur le rapport de Wittgenstein à la psychanalyse est empruntée à ce texte. Mais on sait que Wittgenstein, sur la base de ce texte qui est une confession extrêmement importante, a rencontré l'oeuvre de Freud en 1919 très précisément. Or, c'est une date importante à tous points de vue. Elle est importante surtout pour l'oeuvre de Wittgenstein. Sa première oeuvre, ce *Tractatus logico-philosophicus*, qui n'était pas encore publié mais dont on considère qu'il était alors achevé, Wittgenstein le portait sur lui dans les tranchées ! On peut donc postuler que Wittgenstein, en 1919, a lu Freud. Je vais tout de suite parler de sa réaction telle qu'il nous la confie.

Ensuite, il y a un silence qui est interrompu au milieu des années 1930 lorsque Wittgenstein se remet à impliquer la psychanalyse. On verra aussi que sa position sur Freud a changé. Il se met à en parler de manière plus détaillée et plus régulière. Il est aussi devenu plus nettement critique. On le

sait par divers textes, notamment ses *Cahiers* des années 1930, et à partir des *Conversations avec Moore*. C'est là qu'on rencontre donc cette espèce de réactivation, de "second souffle" de l'intérêt de Wittgenstein pour la psychanalyse. Or, les connaisseurs de Wittgenstein savent bien qu'il y a un problème inévitable, un peu horripilant qu'on pose toujours : la question des deux philosophies de Wittgenstein, son évolution de la théorie du *Tractatus* aux *Recherches philosophiques* où il change de façon draconienne sa philosophie du langage.

J'ai donc émis cette hypothèse que, comme par hasard, le discours de Wittgenstein sur la psychanalyse se modifie en même temps que les grandes lignes de sa philosophie. Ce qui veut dire que la psychanalyse pourrait bien être l'un des symptômes marquants de l'évolution épistémologique, philosophique et théorique de Wittgenstein. J'ai été déçu que les spécialistes de Wittgenstein, qui rencontrent la question "Wittgenstein et la psychanalyse", ne s'en servent que pour confirmer l'idée que l'on a de lui, pour montrer qu'il était conséquent de critiquer la psychanalyse de son propre point de vue. Ce qui m'intéresse, c'est de mettre en dialectique cette pensée avec la psychanalyse pour comprendre pourquoi il a évolué et ce que cela révèle de sa propre évolution globale et puis, par une sorte d'effet de retour, ce que cela révèle de la psychanalyse en tant que telle. A partir de ce moment-là, on peut remarquer que Wittgenstein, dans les *Fiches*, dans le *Traité des couleurs*, donc jusque dans ses dernières oeuvres mêmes qu'on peut considérer comme mineures, implique Freud. Freud apparaît au détour d'un aphorisme, d'un texte. Il y a là un petit travail de bénédictin, limité il est vrai par le fait que ses citations forment une sorte de mosaïque.

A quoi va-t-il servir de constituer l'opinion de Wittgenstein sur Freud ? Mon idée est que ce n'est justement pas simplement une opinion mais que c'est une question de rationalité, de confrontation de "rationalités". Autrement dit, l'évolution même de la position de Wittgenstein est riche d'intérêt pour la question de la rationalité psychanalytique même. Mais cela suppose une problématique audacieuse qui consiste à créer un dialogue à partir d'éléments qui n'appartiennent qu'à l'un des deux dialoguants et qui est essentiellement aphoristique. Néanmoins, en étudiant ces aphorismes, j'ai eu l'impression qu'ils étaient au fond très systématiques et assez répétitifs.

Il me semble que ce qui donne sa valeur essentielle à l'appréciation que fait Wittgenstein de la psychanalyse, c'est justement qu'on peut la mettre en rapport avec sa conception globale de la rationalité du langage. De ce point de vue-là, on peut se mettre à construire un dialogue qui consiste à se demander comment Freud *aurait* répondu. Certaines études parcellaires sur les rapports de Wittgenstein à la psychanalyse ont suggéré au passage que si Freud avait eu l'occasion de répondre, il aurait certainement eu les moyens de répondre (10). Mais évidemment, le dialogue n'ayant pas eu lieu, on ne peut qu'imaginer ce qu'il aurait dit. Il m'a semblé que, en portant les objections de Wittgenstein au coeur même de la psychanalyse, il se passe quelque chose de révélateur qui est la providence de cette confrontation; c'est que Freud a bel et bien répondu à Wittgenstein, sans le nommer bien entendu mais ce que j'appelle l'"objecteur wittgensteinien", il l'a rencontré dans son propre texte, de telle sorte qu'il s'esquisse là une dialectique qui est essentielle.

Pour résumer ce travail qui est évidemment assez détaillé et volumineux, je voudrais caractériser d'abord au fond l'attitude fondamentale de Wittgenstein envers la psychanalyse. Je voudrais ensuite faire une sorte d'inventaire des objections. Il y en a trois essentiellement mais de taille. A partir de ces trois objections fondamentales, j'esquisserai les trois chapitres qu'aurait eu un livre sur la psychanalyse si Wittgenstein avait pu l'écrire et qu'il n'a fait qu'esquisser dans ses conversations. Cet inventaire nous permet de repérer trois problèmes qui me semblent trois apories, comme disent les philosophes, centrales dans le dialogue entre Freud et Wittgenstein. A partir de là, je voudrais suggérer comment Freud a répondu et où est l'enjeu du débat.

La méthodologie consiste à faire fond uniquement sur ce qui a été dit effectivement mais à partir d'un certain moment d'essayer de dialectiser ce qui a été dit à partir de l'ensemble de l'oeuvre et de l'ensemble du contexte. On part d'un débat qui semble, au départ, formel, même par moments un peu artificiel du côté de Wittgenstein, et qui prend consistance progressivement, au fur et à mesure que le puzzle se développe, le puzzle qui est d'ailleurs une image récurrente chez Freud et Wittgenstein. On voit se constituer quelque chose qui est à la hauteur de leur propre prétention théorique.

Ils se mettent, d'une certaine manière, à s'éclairer réciproquement. Voilà, en quelque sorte, quel est le pari de cette recherche.

Je ne vais évidemment pas détailler tous les aspects critiques qu'implique cette confrontation mais ce qui se prête par définition, de façon vivante, au débat de Freud et Wittgenstein (11).

Wittgenstein, lecteur de Freud

Quelle est la position de Wittgenstein envers Freud et envers la psychanalyse ? Cela fait deux, parce que Wittgenstein effectivement considère qu'il y a chez Freud quelque chose qui excède sa fonction de fondateur de la psychanalyse. C'est d'abord quelqu'un, dit-il, qui est "digne d'être lu". Vous direz que c'est bien le minimum. Mais pour Wittgenstein, les gens qui sont dignes d'être lus se comptent sur les doigts de la main : Tolstoï, Schopenhauer et quelques autres. Freud en fait partie. Ce qui veut dire non pas quelqu'un digne d'être lu par un honnête homme qui veut être cultivé, mais quelqu'un qui *produit un dire* : Wittgenstein éprouve en effet la plupart des discours existants comme inconsistants. Pour trouver un dire, un vrai, digne d'être "lu", il faut beaucoup chercher.

Imaginons cette scène. Le jeune Wittgenstein, en 1919, venant d'accoucher de ce *Tractatus*, prenant en mains certains écrits de Freud, il est difficile de déterminer lesquels, mais probablement la *Traumdeutung*, (*la Science des rêves*) et, à mon avis, un texte de commentaires sur la science des rêves (12) parce qu'il y a des analogies troublantes avec le texte de Freud, s'introduisant à la psychanalyse et trouvant quelque chose qui est digne d'être lu. Il le raconte de façon existentielle. Il dit qu'il a sursauté de surprise. Voilà quelqu'un qui a quelque chose à dire. Wittgenstein confie à Rush Rhees avec qui il discute dans les années 1940 qu'à cette époque-là, il pouvait même être considéré comme un "sectateur de Freud", je dirais un disciple, mais à l'époque c'est comme cela que l'on parlait de la psychanalyse, comme d'un groupe auquel on adhère par un acte de foi. En effet, le problème de la psychanalyse, selon Wittgenstein, c'est la croyance. C'est assez symptomatique : c'est une expérience de séduction, Wittgenstein est séduit par Freud, mais presque tout de suite vient cette idée qu'être trop sé-

duit est un danger. Voilà pourquoi quelques années plus tard, il dit à Rush Rhees comme à bien d'autres, qu'"il s'écoulera bien des années avant que nous perdions notre servilité à l'égard de Freud" (13). D'une certaine manière, cela s'est trouvé largement confirmé. Mais justement, en lisant Freud, on doit avoir une attitude critique. Comme envers tout le reste ? Justement, Wittgenstein a cette impression que, dès qu'il s'agit de psychanalyse, il y a quelque chose du sens critique qui a tendance à se "geler" parce qu'on est d'emblée dans l'excès de séduction.

Dès lors, voilà le plan sur lequel Wittgenstein va développer sa critique. Il faut faire très attention à l'atmosphère de son propre discours. Il ne fait pas une critique du savoir psychanalytique ou de la clinique. Chose curieuse, souvent dans ses textes, il suggère : "la clinique je n'en discute pas avec Freud". C'est un tort parce que la clinique ce n'est pas simplement un fait, c'est aussi ce qui nourrit cette rationalité. Mais, ce qui l'intéresse, c'est la question du discours psychanalytique en tant que tel, c'est-à-dire en tant qu'il est un acte de parole qui cherche à administrer une certaine vérité, à obtenir une certaine vérité. Wittgenstein le dit avec un certain humour. Freud nous dit qu'on résiste toujours à la psychanalyse mais il omet de dire que "les gens sont très souvent enclins à admettre la psychanalyse", de telle sorte que le problème de la psychanalyse, ce n'est pas simplement la résistance à une vérité qui existera en tant que telle, c'est la question aussi de la séduction en tant qu'elle est un élément constitutif de cette "rationalité". Il me semble que lorsque Wittgenstein pose le problème comme cela, il n'est pas très original dans son principe parce qu'il y a une tradition qu'on commence à mieux connaître, une tradition viennoise de critique de la psychanalyse.

Quand on dit que la psychanalyse est un produit viennois parmi les autres produits culturels dont on fait d'ailleurs des expositions prestigieuses, on devrait réfléchir au fait que Freud a toujours refusé son appartenance viennoise et, au fond, qu'il a toujours été malheureux à Vienne et a pensé que Vienne n'était pas le lieu idéal pour créer la psychanalyse (14). C'est dû, entre autres, au fait que s'il y a un lieu où le thème de l'antipsychanalyse a une belle carrière, c'est à Vienne. Ce sont justement les contemporains de Freud, et je pense notamment à Karl Kraus le fameux chroniqueur qui tenait à lui seul une revue satirique extrêmement caustique *Der Fackel*.

C'est Kraus qui, semble-t-il, après avoir montré certaines sympathies, a manifesté un caractère particulièrement belliqueux contre la psychanalyse, ce qui fait d'ailleurs que les derniers mots de Freud sur Kraus sont extrêmement polémiques (15). Je ne peux là que l'évoquer mais dans cette tradition viennoise, ce qu'on reproche à la psychanalyse, c'est justement d'être un mode de production de langage sophistiqué, c'est-à-dire quelque chose qui n'incite pas à la véritable contradiction. Or, la passion à Vienne, c'était la théorie du langage et de la contradiction. D'ailleurs, il y a, entre parenthèses, des coïncidences extrêmement troublantes entre ce qui s'est passé à Vienne au siècle dernier et ce qui s'est passé à Paris au siècle suivant. On retrouve les mêmes thèmes : le langage, l'altérité, le corps, le subjectivisme. Il y a probablement là plus qu'une ressemblance, un phénomène de répétition historique qui mériterait d'être analysé (16).

Toujours est-il que Kraus a une passion du langage et de la netteté du langage. C'est un point qui est essentiel. La psychanalyse, de ce point de vue-là, est très peu viennoise en ce sens que Freud veut de la vérité, de la rationalité, de la science, alors qu'à Vienne, en rapport avec ce nihilisme thérapeutique et scientifique, on insiste au contraire sur le fait que le seul horizon c'est le langage. Donc, l'attitude belliqueuse de Kraus contre la psychanalyse est prolongée plus ou moins par Wittgenstein. Mais cette critique qui repose sur la question du genre de langage que représente la psychanalyse en tant que telle est radicalisée. Il y a là un problème philosophique qui est extrêmement important. Si on pense en termes de rationalité, on ne conçoit le langage que comme véhicule de la rationalité. Si on pense que le langage est constitutif, culturellement, de tout ce qui est à ce moment-là, on a le droit d'interroger toute rationalité sur le plan du langage. C'est ce que fait Wittgenstein : "tout arrive *dans* le langage", dit *la Grammaire philosophique*.

Avant de le ranger dans le clan anglo-saxon, avec sa seconde période philosophique, je crois qu'il faut revenir, ce que l'on a déjà fait d'ailleurs en général parmi les commentateurs, à cette origine viennoise qui est essentielle. A partir de là, on peut peut-être comprendre pourquoi Wittgenstein n'a jamais franchi les quelques rues qui le séparaient de Freud, du moins quand il était à Vienne parce qu'il était souvent hors de Vienne; c'est l'iro-

nie de la rencontre, un Viennois, Freud, qui n'apprécie pas Vienne et Wittgenstein qui passe son temps à quitter Vienne pour des raisons variées, soit pour se rendre en Basse-Autriche lors de son expérience d'instituteur, soit à Cambridge, etc... Mais on sait, entre parenthèses, que la propre soeur de Wittgenstein connaissait bien Freud (17). On peut même penser qu'elle était en analyse avec Freud puisque, de temps en temps, Wittgenstein propose des interprétations de rêves à Freud par l'intermédiaire de sa soeur ! Plutôt que de rencontrer Freud, on a l'impression que Wittgenstein a décidé de mener une sorte "de bras de fer" avec Freud, mais par textes interposés. Plus la critique de Wittgenstein se développe, plus on a l'impression que, pour lui, Freud est le maître, qu'il incarne une image de la maîtrise, mais une image de la maîtrise qui repose sur une certaine usurpation comme toute maîtrise, en tant que la maîtrise prétend dire la vérité alors qu'il faut toujours se référer au sujet du langage et à ses contraintes propres.

Une grammaire de l'assentiment

Je ne poserai pas d'ailleurs ici le problème de la problématique de l'inconscient du "sujet" Wittgenstein ni de ses résistances en tant qu'individu à la psychanalyse qui ne sont que trop évidentes, car là n'est pas le problème. On ne va pas recommencer le chantage aux résistances alors que Wittgenstein est celui qui nous dit justement : "il y a là un problème épistémologique qui est inhérent au savoir psychanalytique et qui est en quelque sorte l'être même du savoir psychanalytique". Dans ce contexte, on peut comprendre le premier thème, je dirais le premier chapitre de ce livre qu'il aurait pu écrire, ce que j'appellerais le problème de *l'assentiment*, j'aurais presque envie de dire, cela étonnera peut-être dans ce contexte que je cite le théologien Newman, la question de la "grammaire de l'assentiment", puisqu'il y a un livre dont Lacan dit dans un passage célèbre qu'il n'est pas sans force, qui est *La grammaire de l'assentiment* (18). C'est un grand ouvrage de l'apologétique qui inventorise en quelque sorte les *raisons de croire*. J'ai presque l'impression que Wittgenstein a envers Freud l'attitude d'un Newman, c'est-à-dire qu'il pose la question de la psychanalyse en termes de croyance. Ne prenons pas tout de suite l'antienne idéologique bien connue sur la psychanalyse: c'est une croyance, c'est une foi, ce n'est pas à discuter. C'est un savoir, même un savoir singulièrement lucide, mais ce

qui l'intéresse c'est l'assentiment en tant qu'il est productible par la psychanalyse. Du coup, on peut penser que lorsque Wittgenstein évoque Freud sous forme de *Conversations*, ce n'est pas un hasard, ce n'est pas parce qu'il en parle comme ça entre deux autres affaires sérieuses mais parce que la conversation c'est justement le moment vivant de la dialectique du langage. Dans ses *Conversations*, il y a quelque chose d'assez pathétique, Wittgenstein se met en rapport, se met en dialectique avec Freud pour lui demander des comptes en tant qu'"auteur".

"Pour apprendre quelque chose de Freud, il faut que vous ayez une attitude critique", c'est-à-dire qu'il s'agit de poser la question de l'assentiment en tant qu'il est "demandé" par le psychanalyste. Freud, nous dit-il, affirme que le genre d'explication que donne la psychanalyse suscite la résistance mais "c'est un genre d'explication que les gens sont aussi enclins à accepter". Cela pose donc le problème de l'*administration de la vérité* et, par là même, la question de l'autorité, non pas l'autorité au sens psychologique mais de l'"instance" ayant autorité à dire quelque chose qui soit vrai et qui s'impose à la reconnaissance d'un destinataire.

On ne connaît qu'une problématique de la communication. Mais c'est un vieux problème de la tradition philosophique qui est en même temps un problème assez refoulé, l'assentiment. Je ne vais pas, ici, bien sûr reconstituer les étapes de ce problème mais depuis Descartes, l'assentiment se pose aux frontières d'un autre problème plus important pour la philosophie, c'est-à-dire le problème du consentement. Autrement dit, ce qui caractérise le modèle classique de la rationalité philosophique depuis Descartes, c'est au contraire qu'on veut avoir des raisons de consentir à la vérité, que l'entendement doit donner son consentement. Bien sûr, il y a une faculté, qui risque de nous tromper, la volonté, mais justement la volonté doit à la fin être domptée par l'entendement, de manière à ce qu'il y ait un jugement réel, précis. Je crois qu'il suffit, pour les philosophes, de faire ce rappel pour montrer que toute la théorie du jugement repose sur une théorie du consentement et non pas de l'assentiment, comme s'il était plus important, dans la tradition philosophique classique, de déterminer la vérité : l'assentiment viendra par dessus le marché. Au contraire, chez Wittgenstein, on a cette idée que l'assentiment est constitutif de l'acte d'adhésion à la vérité. Ce

n'est donc pas un hasard si ce sont évidemment des gens comme Newman ou Manning, qui posaient la question de la foi, qui reposent la question de l'assentiment.

L'originalité de Wittgenstein, c'est qu'il pose le problème de l'assentiment au plan de la raison, de la rationalité elle-même. De ce point de vue-là, on a ce constat qui est assez édifiant, c'est que Freud, au fond, serait resté dans une conception de la vérité où il s'agirait d'administrer la vérité au sujet, de la faire reconnaître. Bien sûr, on ne peut pas la faire reconnaître telle quelle, cela suppose, Freud en est bien conscient, un long processus mais j'ai presque l'impression que Wittgenstein considère que le modèle psychanalytique est un modèle pédagogique d'administration de la vérité. Enfin, le sujet a dit "oui" lorsqu'il l'a reconnue, lorsque la vérité est devenue sienne. A partir de ce moment-là, le problème est réglé. Or, là commence tout le problème. Pour Wittgenstein, c'est que la séduction n'est pas simplement un trait fortuit de l'explication psychanalytique : mais il y a quelque chose de l'explication psychanalytique qui a besoin de la séduction, non pas au sens où le psychanalyste serait une sorte de magicien séducteur, charlatan; dans ce cas-là, pourquoi Freud serait-il digne d'être lu ? Mais ce que Freud méconnaîtrait, c'est justement qu'il y a ce moment de la subjectivité qui est absolument constituant. Or, le tort de Freud, pour Wittgenstein, ce n'est pas de faire cela, c'est de *ne pas le dire*, c'est-à-dire de considérer que le sujet n'est là qu'un réceptacle qui doit reconnaître la vérité et, en quelque sorte, la légitimer. Commence à se formuler cette idée que Freud est à la place du maître censé savoir et que c'est de là qu'il interpelle l'analysant. On aura vu là tout de suite la méconnaissance de l'expérience analytique : dans la cure c'est tout à fait différent : c'est le sujet (analysant) qui sait. C'est pour cela que l'analyste n'est pas un maître.

Wittgenstein, lui, ne veut pas entendre parler d'un dispositif qui serait spécial, qui serait le dispositif analytique. Ce qui l'intéresse, c'est ce qui se passe de façon "dialogique" entre ces deux sujets. Mais il y a là quelque chose de très incisif dans la critique et en tout cas très radical. Cela part de ce questionnement et va jusqu'à cette idée que la psychanalyse n'explique pas. Si elle a besoin de la séduction, dit Wittgenstein, c'est parce que ce n'est pas une explication scientifique causale, j'y reviendrai dans mon troi-

sième chapitre, c'est une "explication esthétique". Cela ne veut pas dire que, dans cette perspective, si ce n'est pas de la science, c'est de l'art, ce n'est pas "sérieux". Ce qu'il veut exhiber c'est le mécanisme de l'explication esthétique. Qu'est-ce que c'est le mécanisme de l'explication esthétique ? C'est que lorsqu'on me fait voir les choses d'une certaine manière, je suis satisfait, je dis oui, "c'est bien comme ça". Or, ce n'est pas du tout comme cela que procède le savant. Le savant est prié de livrer des causes alors que l'explication esthétique doit mettre un sujet dans un état, tel qu'il soit satisfait. Je pense qu'il y a là une influence de Kant (cf. "le jugement réfléchissant"). Ce n'est pas un jugement déterminant qui donne une loi mais un jugement réfléchissant qui permet de réfléchir quelque chose de singulier et qui permet au sujet d'adhérer singulièrement.

Voilà pourquoi Freud est admirable, selon Wittgenstein, en tant qu'il a en quelque sorte recensé et synthétisé une masse de faits qui, jusqu'à présent, étaient isolés, déconnectés. Par exemple, il a collecté un ensemble de formations psychiques en rapport avec le rêve puis en rapport avec les mots d'esprit, avec les actes manqués, etc... Il a "réussi" une belle synthèse esthétique. Le sujet peut être en quelque sorte, à juste titre, satisfait. Il faut faire très attention à ce raisonnement. Il ne dit pas simplement que c'est insatisfaisant et que cela pourrait être complété. Il dit justement que c'est "trop" satisfaisant mais que, par là-même, cela ne peut pas prétendre à une justification scientifique, si on entend par science le modèle physique parce qu'on a une conception physicaliste, c'est-à-dire une pensée en termes de causes et de processus. Or, dit Wittgenstein, ce que veut Freud, ce qu'il dit faire n'est pas ce qu'il fait d'une certaine manière: il fait comme s'il avait montré la vérité et comme si, à partir de ce moment-là, le sujet avait trouvé la cause.

J'ajoute pour le moment le problème de savoir si c'est là une interprétation fautive ou non de la psychanalyse. Je voudrais simplement suggérer tout de suite, pour repérer la première aporie, comment Freud lui-même a ressenti le problème. Quand on se réfère aux textes de Freud, on a l'impression qu'il répond à Wittgenstein et que celui-ci, au fond, n'a pas assez lu Freud. Le problème que pose Wittgenstein, c'est tout simplement la dimension intellectuelle dans la relation analytique. Or, on s'aperçoit que cette

dimension intellectuelle existe bien. Freud la reconnaît même dans la cure avec tous les phénomènes où l'analyste et l'analysant ont une controverse intellectuelle. On dit "avoir des mots", c'est exactement cela. Freud dit que l'analysant par essence est le douteur, le "sceptique". Cela ne le gêne pas pour considérer qu'il y a là une position, au fond, qui est la position "philosophique" singulière de l'analysant. Si l'analysant a une position philosophique, c'est bien celle de douteur. Plus le doute se radicalise en scepticisme, plus on travaille dans la résistance. Mais chaque fois que Freud se trouve face à une résistance intellectuelle, il sait très bien que c'est une résistance qu'on ne peut pas trancher "intellectuellement", d'un seul coup. Non pas simplement parce que l'analyste a la vérité qu'il devra administrer avec violence, mais parce qu'il est impossible de savoir qui dit vrai au moment précis du doute. Un exemple parmi d'autres particulièrement intéressant : un faux souvenir, une illusion de souvenir. Un analysant qui est absolument persuadé d'avoir déjà raconté un souvenir: "Je ne vous raconte pas cela parce que je l'ai déjà raconté" (19). "Non", dit l'analyste. "Mais si, j'en suis absolument sûr". Si l'analyste insiste, l'analysant est absolument sûr. Alors, que va faire ici l'analyste ? Il supposera qu'il a meilleure mémoire et il va, dit Freud, attendre [impression du lion qui ne fait qu'un bond sur sa proie, pour employer une métaphore de Freud (20)], mais surtout il attendra que le processus se décante de telle sorte qu'il apparaisse pourquoi, premièrement, le souvenir est important, deuxièmement pourquoi il *devait* être oublié. Plus exactement, pourquoi il devait y avoir une illusion de la mémoire.

Je pourrais citer également l'exemple de la dénégation, exemple particulièrement révélateur : c'est-à-dire le fait qu'un sujet affirme quelque chose en le "dés-affirmant", "vous allez croire, mais ce n'est pas ça". La plupart du temps, c'est bien cela. Mais le sujet lève son refoulé, l'admet intellectuellement et verbalise un morceau énorme de refoulé mais il se tient à distance (21). Tout cela, c'est de l'activité intellectuelle. A ceux qui pensent que la cure se traduit simplement par un processus irrationnel effectif, Wittgenstein rappelle, nous fait relire Freud en montrant qu'il y a là une véritable dimension intellectuelle. Freud formule donc ce problème à travers la question de l'assentiment. L'assentiment, c'est le "oui" ou le "non". Dans l'un de ses derniers textes, *Constructions dans l'analyse*, on trouve un passage célèbre où il dit : "on fait souvent un reproche à la psychanalyse", on

jurerait qu'il pense à l'objecteur Wittgensteinien. On reproche à la psychanalyse et au psychanalyste d'avoir toujours raison. S'il propose une interprétation pendant la cure et que le sujet dit oui, tant mieux, il y a consentement; s'il dit non, c'est de la résistance. Et bien, dit Freud avec calme, c'est injuste, c'est même "insultant", parce que l'analyste a l'habitude de traiter le oui et le non comme simple indication parmi d'autres. Il ne peut pas se satisfaire d'un "oui" ou d'un "non", il y a des "oui" à bon marché, par exemple l'homme aux loups disait oui à tout et c'était sa manière de résister. Freud ne voulait pas d'élèves dociles, il voulait des gens susceptibles d'évoluer dans leur propre problématique. Quant aux "non", ce n'est pas non plus quelque chose de négatif mais on attendra, dit Freud, une confirmation... C'est comme pour la dénégation. Si le sujet après confirme par son inconscient peu importe ce qu'il dit verbalement, cela compte mais pas plus que cela. Si par un rêve ou par un acte manqué, il donne une confirmation ou une négation, c'est là qu'on peut aller plus loin. Donc, le vrai "oui", qui est effectivement nécessaire pour la progression de l'analyse, il vient toujours du sujet de l'inconscient. C'est là qu'on voit l'aporie. On voit aussi pourquoi le dialogue de sourds est intéressant. C'est que sans Wittgenstein on ne peut pas le comprendre. Ce qui est verbalisé, ce qui est verbalisable, c'est bien quelque chose qui fait partie de mon pouvoir en tant que langage. Ce qui fait qu'on trouve chez Wittgenstein une sorte de déclaration des droits de l'analysant, du patient, comme quelqu'un qui doit exercer son propre intellect. Il y a là donc quelque chose qui dépasse le simple problème de l'autorité dans la cure ou dans l'analyse mais qui pose la question au fond du statut de la "vérité analytique". Voilà ce que j'appellerais la première aporie que je ne développerai pas plus mais qui me semble être un point particulièrement intéressant.

Le rêve-langage

Là où on a un soupçon, c'est que tout simplement il manque à Wittgenstein un petit détail, bien sûr dit avec ironie, c'est-à-dire l'inconscient et ce rapport très particulier à la vérité qu'est l'inconscient. Mais je crois que, justement, il ne faut pas aller trop vite, sinon on dira comme quiconque se réfère à l'*expérience* analytique : "il n'a rien compris à la psychanalyse". Il a compris en quelque sorte qu'il y avait là quelque chose de profondément

problématique. C'est là où j'en arrive à mon second chapitre, c'est-à-dire non plus la critique de l'assentiment, une grammaire de l'assentiment qui me permettrait d'énumérer les raisons de croire, mais une critique herméneutique, c'est-à-dire une critique de l'interprétation, non plus de la forme de l'assentiment mais du *contenu* même.

Wittgenstein n'hésite pas à reprendre la vieille antienne selon laquelle beaucoup d'interprétations sont "soufflées" et notamment les interprétations de rêves puisque c'est la voie royale d'interprétation de l'inconscience. Vieil argument selon lequel il y aurait en quelque sorte une suggestion induite par l'interprétation de l'analyste. Chez Freud, on trouve cette idée très précise, c'est ce qu'il appelle les rêves par complaisance (22), c'est-à-dire des rêves qui seraient en quelque sorte déclenchés par le processus même de l'analyse; pour Wittgenstein, c'est par l'analyse même. Au-delà de cette question de la suggestion par l'interprétation, il y a chez Wittgenstein cette idée que Freud accrédite l'idée qu'il y a un objet herméneutique consistant qui serait le rêve, l'acte manqué, etc... Or, ce ne sont pas des objets consistants pour Wittgenstein. Il le dit explicitement. Si on considère que ce sont des objets herméneutiques, on va chercher un principe et on va le trouver dans la "satisfaction du désir" (*Wunscherfüllung*). Mais, "s'il y a des rêves qui sont, de toute évidence, la satisfaction de désirs" il semble qu'on soit en pleine confusion quand on dit que tous les rêves sont la satisfaction du désir sous forme d'une hallucination. Il fait allusion à la projection du désir. Surtout Freud "ne montre jamais comment il sait où s'arrêter, où est la solution correcte". Vous remarquerez cette idée insistante : Freud veut être le maître mais le maître est faillible. Qu'est-ce qui se cache derrière ce problème ? C'est tout simplement la question même de ce que c'est que l'objet herméneutique en quelque sorte représente l'inconscient. Freud traite le rêve, dit Wittgenstein, comme un langage tout constitué qui serait le langage du désir. Mais il ne s'agit pas simplement de dire que d'autres interprétations sont possibles, ce qui serait une sorte de vision un peu laxiste de l'interprétation. (C'est le lieu commun, la sexualité c'est important mais le reste aussi ! Donc, l'inconscient peut parler de tout.) La critique de Wittgenstein est plus précise : il dit qu'en fait, les rêves eux-mêmes doivent être considérés non pas comme un langage homogène mais comme une variété particulière de "jeux de langage" (*Sprachspiele*).

C'est là qu'on trouve la fameuse évolution bien connue du "premier" au "second" Wittgenstein. En bref, le premier Wittgenstein pensait que le langage propositionnel est une sorte de reflet de la vérité, de telle sorte que le langage aurait toujours un référent, il se veut en quelque sorte la copie d'une vérité. Le second Wittgenstein se critique lui-même en insistant sur le fait que "le" langage est un faux concept; ce qui existe ce sont des jeux de langage. On retrouve là d'ailleurs l'ingénieur qui conçoit le langage avant tout comme un outil. Bien sûr, dit-il, "nous voyons des poignées qui toutes paraissent plus ou moins semblables, mais l'une la poignée d'une manivelle avec un mouvement continu, une autre la poignée du commutateur, etc..., la troisième, la poignée d'un frein" (23). Autrement dit, le langage est avant tout un outil. Cela a eu une influence énorme sur la conception anglo-saxonne du langage. "J'ai souvent comparé, dit Wittgenstein, le langage à une caisse d'outils contenant marteau, ciseau, allumettes, clous ou vis et colle; ce n'est pas un hasard si toutes ces choses ont été mises ensemble, mais il y a des différences importantes entre les différents outils. Leurs divers emplois ont un "air de famille", c'est une notion très importante, bien que rien ne paraisse plus différent qu'un ciseau et de la colle". Ce qui veut dire qu'il n'y a plus d'homogénéité du langage, il n'y a plus qu'un "air de famille". Cet air de famille est ce qui permet, en quelque sorte, de considérer des types de langage constitués. Voyez où nous mène, dit Wittgenstein, cet air de famille c'est que l'inconscient lui-même ne désigne pas, n'est pas structuré comme un langage. Il y a là quelque chose qui rend problématique l'énoncé de Lacan notamment. Si l'inconscient n'est pas structuré comme un langage, c'est parce qu'il est réductible à une série de jeux de langage.

C'est à partir de là qu'il faudrait lire toutes les critiques de détail de Wittgenstein sur les différents aspects de la science des rêves, pour montrer qu'il faut renoncer à la superstition d'un désir qui serait cause, en quelque sorte, universelle du rêve comme langage, de l'ensemble des formations inconscientes, mais étudier au coup par coup en quelque sorte le fonctionnement de ces jeux de langage particuliers. Cela signifie aussi que le rêve lui-même ne doit plus être considéré que comme un puzzle constitué de divers éléments qui sont, en quelque sorte, les caractéristiques du mode de langage qu'emploie le rêveur. D'ailleurs, Freud emploie aussi cette notion de puzzle,

mais pour lui, un puzzle est toujours à compléter. C'est pour cela qu'il est fascinant : quand on a mis la dernière pièce, voilà que tout le sens apparaît. Tandis que pour Wittgenstein, ce qui est intéressant, c'est qu'on joue tout le temps avec le puzzle, c'est-à-dire c'est simplement l'état d'un système (24). Au fond, la grande idée de Wittgenstein est que toutes les choses on les a devant soi. Simplement, il faut voir comment ça marche, comment "ça joue".

Pour Freud, au contraire, le puzzle doit être fait d'une main de maître qui désigne la vérité du sujet. C'est en cela que toutes les petites piques de Wittgenstein contre la théorie du rêve ne sont pas une manière de faire la fine bouche sur les talents d'interprète de Freud, mais au contraire, de refuser cette idée d'une logique de l'interprétation. C'est là qu'on trouve la seconde aporie essentielle qui est l'aporie du langage.

C'est une question considérable. Est-ce que l'inconscient est réductible à une sorte de nom générique de l'ensemble des jeux de langage ou bien est-ce que c'est quelque chose de plus.

L'explication inconsciente : le statut de la métapsychologie

La troisième question, je dirais le troisième chapitre de la critique, c'est celle de l'explication en tant que rationalité. Wittgenstein nous pose le problème considérable de l'explication psychanalytique comme mode de rationalité. Il y a un mot chez Freud qui désigne cela, c'est le mot "méta-psychologie". La métapsychologie, c'est la rationalité proprement psychanalytique. Or, cette rationalité est fortement explicative. Ayant moi-même beaucoup insisté sur cette idée (25), je n'ai pas du tout été étonné par la critique de Wittgenstein mais chez lui, cela devient vraiment un problème que la psychanalyse adhère à un mode de pensée qui est "explicaliste", qui veut l'explication des choses, qui veut trouver la cause. Ce qui veut dire que le concept métapsychologique est un concept explicatif (*Grundbegriff*). De même que le physicien pose la masse et la vitesse, le métapsychologue pose la pulsion, ce qui constitue une exigence extrêmement précise. Pour Wittgenstein, il n'y a pas de *Grundbegriff*, parce que tout se dialectise en jeux de langage. Donc, les seuls problèmes explicatifs sont des problèmes de

grammaire. Un problème de "grammaire fondamentale", pour Wittgenstein, est un problème de syntaxe, de telle sorte que quand on dit le "désir" et l'"inconscient", on ne dit rien, parce que, simplement, on propose un mode syntaxique d'effectuation d'une série de jeux de langage. C'est dans cette perspective que Wittgenstein devient une sorte de précurseur de l'épistémologie freudienne puisqu'il insiste l'un des premiers sur le fait que Freud est conditionné par des modèles physicalistes.

La question de l'explication exige d'être déconstruite, de telle sorte que Wittgenstein en arrive à cette idée qui a fait sa réputation de sabreur de la psychanalyse, à savoir que la psychanalyse renvoie à une "mythologie". Il ajoute immédiatement "une mythologie d'un grand pouvoir" (26), mais justement c'est une mythologie qui se réfère à un revêtement causaliste. Là aussi, on voit l'ambiguïté, l'impasse avec Freud. Freud, quand on le regarde bien, dit bien "notre mythologie à nous, c'est la métapsychologie". Il le dit littéralement. Toute science a besoin d'un mythe en tant qu'il pose la question de l'origine. De ce point de vue-là, la *Naturwissenschaft* aussi a besoin de sa mythologie que sont en quelque sorte les concepts fondamentaux, mais chez Wittgenstein, c'est plus qu'une convention, cela embraille en quelque sorte sur la question de ce qu'est une explication psychanalytique qui serait extrayable du sujet. Un exemple : celui de la scène primitive. Je rappelle que la scène primitive (*Urszene*), c'est cette scène que Freud a repérée chez ses patients, à l'origine même de la psychanalyse, scène traumatique à contenu sexuel, scène de séduction par laquelle le futur névrosé raconte qu'il a été séduit à l'origine de sa vie, c'est-à-dire victime d'une manoeuvre sexuelle traumatisante par un autre, un adulte ou un enfant plus âgé, ou spectacle par lequel il aurait assisté à une scène à contenu sexuel traumatisant (coït parental). C'est par cette question de la scène primitive que Freud s'est mis sur la voie de l'inconscient. Wittgenstein a très bien repéré l'enjeu de la scène primitive et il dit : "la scène primitive, c'est le prototype de la mythologie psychanalytique". La scène primitive, c'est repoussant par définition, quand on vous l'attribue, mais en même temps, cela a un "avantage" : voilà son raisonnement, on est par-là-même soulagé : le sujet souffrant se voit en quelque sorte assigner une cause à ses maux, cela donne, dit-il, un "canévas tragique" à l'existence et donc toute la souffrance s'organise de façon tragique. C'est vrai qu'il y a une sorte de vision tragique du monde

dans la psychanalyse. Mais pour Wittgenstein, la scène primitive elle-même est une sorte d'emblème de l'explication psychanalytique en tant qu'elle est de nature mythologique. Vous voyez qu'on arrive là au *sujet* et, de façon extrêmement concrète, c'est le sujet de la scène primitive. Qu'est-ce que ce sujet de la scène primitive ? Pour Wittgenstein, c'est réglé, c'est un sujet qui est "satisfait" du fait qu'on puisse lui donner une explication qu'il soutient désormais lui-même, comme s'il pouvait "faire bien" avec quelque chose. D'une certaine manière cela revient à un "contrat" entre le sujet qui a besoin d'un mythe et quelqu'un d'autre qui lui garantit son mythe.

L'enjeu final : la question du sujet

On peut avoir deux impressions contrastées après cet inventaire impressionnant du différent Freud/Wittgenstein. Cette critique est en quelque sorte destructrice de la psychanalyse pièce par pièce. Mais ce qui me paraît le plus important, c'est qu'on a l'impression que Wittgenstein désigne des questions qui sont essentielles chez Freud et auxquelles Freud peut répondre mais de telle sorte qu'il faille opter entre deux discours. C'est là où j'en arrive à ma dernière partie : l'élaboration du débat lui-même. On a recensé trois apories : la question de la *vérité*, celle du *langage* et celle de la *raison*. Il me semble que ces trois apories renvoient toutes à la question du sujet. Disons-le de façon simple : le sujet de Wittgenstein, le sujet du langage, n'est pas le sujet de la psychanalyse. Mais la critique de Wittgenstein permet de mettre à nu le sujet de la psychanalyse, je dirais presque comme préjugé nécessaire de la psychanalyse (27). D'une certaine manière, ce serait un bon moyen pour définir cette notion difficile de sujet inconscient.

Reprenons la question de la vérité. Pourquoi Wittgenstein ne peut-il pas comprendre ? Il ne suffit pas de dire parce que, pour lui, il n'y a pas sujet inconscient, parce que le modèle de vérité qu'il se représente est un modèle qui passe toujours par la verbalisation consciente, de telle sorte que ce qui manquerait à Wittgenstein pour comprendre Freud, c'est cette idée qu'il n'y a pas seulement le sujet et sa parole, il y a aussi ce qu'on pourrait appeler "la chose". Qu'est-ce que c'est la chose ? C'est le contenu refoulé même, c'est le contenu inconscient. Ce que dit la psychanalyse, c'est que le sujet est empêtré fondamentalement avec sa chose, avec son refoulé et que cela

s'inscrit dans son langage. Pour Wittgenstein, la chose est mystique (28), et, à la rigueur, cela peut être acceptable dans une position mystique. Le sujet lui-même doit tout verbaliser. S'il verbalise mal, il peut faire des progrès dans la verbalisation. Mais la chose, cela ne se verbalise pas. La chose est ce qui est présent dans le processus analytique et le "leste" de son poids propre.

Revenons à l'attitude de Freud, attitude un peu ambiguë. D'une part, il dit qu'il faut que le sujet fasse le travail et, d'autre part, il joue le maître qui impose la vérité. C'est tout simplement parce que le raisonnement de Freud est impossible à comprendre sans cette idée que, progressivement, la chose va se faire jour sous l'effet du transfert. Il y a là un modèle de vérité, c'est le modèle de l'oracle. On renvoie au sujet sa chose. C'est probablement la fonction aussi que remplissent les horoscopes modernes ou les devins. Freud le dit très bien. Ce qui est curieux c'est qu'on sort toujours satisfait de ce devin; même quand sa prédiction n'a pas été confirmée, le sujet est toujours content. Cela veut dire que le devin n'a pas pour fonction de dire la vérité mais d'exprimer le désir du sujet, de telle sorte que le sujet s'arrange toujours pour être satisfait. Le devin, d'ailleurs, en allemand, c'est celui qui dit vrai (*Wahrsager*), celui qui dit la vérité. D'une certaine manière, c'est effectivement le moment de l'oracle qui est constitutif de l'avènement de la vérité (29). Mais le moment de l'oracle est un moment de vertige de la raison parce que je laisse parler l'autre : l'oracle c'est celui qui me dit une vérité que je n'aurais même pas pu imaginer. Cela me fait penser à ce que disait Lévinas : l'enseignement, ce n'est pas mieux expliquer les choses, plus clairement qu'on aurait pu trouver soi-même, c'est montrer quelque chose de totalement extérieur qu'on n'aurait jamais pu penser tout seul, quitte après à se l'assimiler et à éliminer le maître. Mais c'est le moment de "l'extériorité" et l'oracle c'est cela. Wittgenstein ne parle pas de l'oracle ou, en tout cas, il y a quelque chose qu'il ne peut pas penser. Or, c'est spécifique du fonctionnement de l'inconscient. On en arrive à cette idée que le sujet de la psychanalyse est un sujet qui a affaire à "la chose" (30), c'est donc un sujet qui est foncièrement aliéné par rapport à la chose. Avec la plus grande introspection possible, la plus grande lucidité, et Wittgenstein en avait, on ne peut pas mettre la main sur la chose. Pour cela, il faut qu'il y ait un processus d'avènement de la vérité et il faut qu'il y ait une relation

transférentielle. C'est là que se place le transfert. Le transfert est nécessaire en tant qu'il fait médiation entre le sujet et la chose. Wittgenstein ne peut pas comprendre ce qu'est un transfert, c'est simplement un *abus de pouvoir*... de langage !

Voyez pourquoi c'est vraiment *le discours de la résistance* à la psychanalyse; c'est plus qu'une banale résistance, c'est une mise à nu de la spécificité de la psychanalyse. Pour quelqu'un qui croit à la rationalité, "la chose", c'est de la superstition. Au contraire, Freud dit comme le personnage de Nestroy : avec le temps, tout s'arrangera "tout deviendra clair". Mais sur quel temps table-t-il ? Sur le temps de la chose puisqu'il sait que le sujet lui-même y viendra, il faut seulement le temps de comprendre. C'est donc cela le vrai sens de l'aporie. A partir d'une critique qui paraîtrait presque anecdotique, on voit une question de rationalité qui est mise à nu. Le sujet de la psychanalyse, c'est un sujet qui est nécessairement divisé par rapport à la connaissance qu'il peut avoir de cette chose. Mais cette chose, il tourne autour. Voilà pourquoi Freud est "dogmatique" à un certain niveau, il est dogmatique si on entend au sens philosophique, le dogmatisme comme position de la vérité. Seulement, il ne peut pas être "dogmatique" comme le dogmatisme classique du fait qu'il faut que ce soit le sujet qui fasse le travail. Dans l'analyse, personne ne sait, la chose sait. Sans interpréter cela le moins du monde dans un sens mystique puisque c'est renvoyer toujours à un processus doté d'un sujet. Il y a un processus de maturation qui fait que la chose est sue de plus en plus et cela, pour Wittgenstein, c'est quelque chose qui n'est pas pensable.

Voilà le scandale pour la raison qu'exhibe la psychanalyse, mais c'est un scandale qui n'est pas irrationnel. L'irrationnel serait de dire : il faut adorer la chose. Freud dit : cela se traite. On a un sujet qui est, en quelque sorte, en impasse.

Deuxième question : le langage. Est-ce bien vrai que l'inconscient est une somme de jeux de langage ? Cela revient à dire que l'inconscient est un jeu, plus exactement que l'inconscient a un usager, c'est un jeu sérieux, c'est-à-dire que *le sujet est usager de son inconscient*. C'est l'idée qui somme toute, nous met le plus loin de la psychanalyse. Si le sujet était l'u-

sager de son inconscient, il n'aurait pas besoin de se référer à la psychanalyse ! Il nous faut donc penser, en quelque sorte, un sujet qui est en rapport à son inconscient avec quelque chose qui "le parle" mais dont il n'est pas l'usager. C'est en ce sens que Freud a toujours insisté sur la nécessité de prendre l'inconscient comme un langage du désir, non pas au sens où le langage serait l'illustration du désir, mais parce que l'inconscient ne peut pas parler d'autre chose que de "la chose". Pour le reste, il y a d'autres fonctions psychologiques ! L'inconscient n'est pas une fonction en ce sens : le sujet n'en est pas l'usager, ce qui fait que, significativement chez Wittgenstein, il oeuvre une conception technologique (c'est peut-être là une idée d'ingénieur, en tout cas une idée qui sera reprise dans la perspective anglo-saxonne critique de la psychanalyse). Or, Freud est très net : le sujet ne peut pas être l'usager de son propre inconscient, ce qui veut dire que son inconscient le parle, que le sujet est toujours en rapport avec l'Autre. Mais cet Autre, il en accuse toujours réception, c'est-à-dire qu'il y a une sorte de rapport permanent entre l'Autre et le sujet et c'est à ce titre que l'inconscient parle. Voilà pourquoi le désir inconscient se réfère bien ici à quelque chose qui est de l'ordre du langage mais qui n'est pas de l'ordre de l'usage.

Cela nous amène à quelque chose de très précis : c'est que le langage ne sert pas simplement à communiquer quelque chose, il y a un langage qui ne sert à rien qu'à dire le sujet et c'est l'inconscient. C'est un langage en un sens spécialement stérile puisqu'il ne met le sujet en rapport avec rien d'autre que sa propre impasse désirante.

Reste le troisième point, la question du savoir, c'est-à-dire au fond la question de la mythologie. C'est là qu'on retrouve le sujet de la scène primitive. Vous savez peut-être ce qui s'est passé avec cette scène primitive. Freud, dans un premier temps, pense que c'est la "cause" réelle de tous les troubles névrotiques et là il tombe entièrement sous les coups de la critique wittgensteinienne. Freud cherchait une cause à la théorie générale des névroses. Il trouve dans les témoignages de ses patients toujours le même récit, et c'est une aubaine, tout s'explique ! Si les gens deviennent névrosés c'est parce qu'ils ont tous vécu la même scène sexuelle traumatisante. Or Freud s'aperçoit au bout d'un certain temps que cela ne tient pas, pour des raisons très complexes, soit que le sujet à l'occasion mente, soit que la scène

soit invérifiable, bref ce n'est pas une cause réelle. Il y a eu, il y a quelques années, une controverse autour de cette question de la réalité de la scène primitive autour des *Archives Freud*. Freud doit renoncer à la réalité de la scène primitive. Mais en renonçant à la réalité de la scène primitive, qu'est-ce qu'il fait ? Il reconnaît que ce qui est essentiel dans la scène primitive, c'est le désir du sujet. Cela ne veut pas dire que les sujets n'ont jamais été victimes réellement de manœuvres sexuelles. Freud a pu lui-même vérifier que c'était plus fréquent qu'il ne le pensait. Mais ce qui est absolument essentiel, c'est le statut du sujet de la scène primitive. Ce sujet de la scène primitive qui est face à la révélation du désir de l'autre, cet enfant qui, littéralement, est le "père" du futur névrosé, est en quelque sorte, glacé d'effroi. Freud insiste toujours sur l'impossibilité de fuir. Il reçoit l'annonce du désir de l'Autre de la façon la plus violente, mais c'est une violence tout à fait spéciale du fait que lui-même y participe. C'est pour cela que dans le fantasme de l'agression sexuelle, il y a toujours ce "comble" : le sujet se sent coupable ! C'est que le sujet est toujours, d'une certaine manière, impliqué à titre de sujet désirant. La scène primitive est spécialement visible chez le névrosé mais Freud est formel : chez tout "enfant des hommes", comme il le dit, il y a des bribes de scène primitive, à tel point même qu'il va aller chercher dans la préhistoire de l'humanité leur source réelle. C'est discutable mais c'est une manière pour dire : cela existe bien en quelque manière. Mais cela veut dire aussi que le sujet humain ne peut pas affronter la sexualité comme une fonction. Je veux dire par là que si c'était une fonction simplement animale, cela voudrait dire que l'inconscient n'aurait pas besoin de parler de la sexualité ! La modernité rêve de cela : que la sexualité soit du réel, que ce soit une fonction comme les autres à rentabiliser. La psychanalyse ne peut pas accrédi ter cela pour la raison simple qu'il y a eu la scène primitive qui est toujours le rendez-vous raté avec l'autre. Je ne veux certes pas régler ici la question du rapport du réel et du sujet très complexe. Mais en tout cas, le plus important dans la scène primitive, c'est que le sujet humain soit pris dans ce signifiant où, il parle de l'Autre préhistorique (cf. la "nostalgie" hystérique). Son inconscient va se spécialiser là dedans. En tout cas, le rapport avec l'autre ne va pas de soi et en plus c'est une drôle de communication parce que celle d'un sujet avec son autre dans sa scène primitive... Or tout part de là. Chez l'hystérique, brusquement la scène primitive peut revenir dans le social. Ce qui veut dire que ce qui est visible à l'oeil nu,

un oeil analyste, c'est-à-dire cette permanence de la scène primitive, c'est aussi la question du sujet même. Quand Freud se creuse la cervelle en se disant : est-ce qu'ils m'ont menti ? est-ce qu'ils ont dit vrai ? , il s'aperçoit que c'est peu important. Le plus important, c'est de faire la théorie de ce sujet de la scène primitive. Il trouvera alors l'Oedipe, et le reste ...

Et tout le reste est mythologie...

Revenons une dernière fois à cette question de la mythologie. Oui, tout cela est en quelque sorte de la mythologie. Mais là où Wittgenstein n'a pas compris quelque chose d'essentiel, c'est que c'est le sujet qui *est* la mythologie, ce n'est pas simplement une mythologie accréditée par l'autre et, en quelque sorte, bricolée avec la complicité du sujet. Le sujet est structuré comme une mythologie, c'est-à-dire qu'au fond, chaque sujet a son mythe à partir duquel il se projette comme histoire. Il n'y a pas d'autre histoire que son mythe. Seulement évidemment, ce mythe est masqué par la réalité. Il suffit que la parole soit mise à nu pour que le mythe apparaisse en tant que tel. Donc, au fond, le sujet de la scène primitive est aussi bien sujet désirant. Disons que c'est un sujet qui est divisé quant à son désir. Si j'ai un inconscient, il me semble que c'est là la philosophie freudienne, c'est parce qu'il y a une césure entre mon savoir et ma vérité. Ce n'est pas un malentendu, le névrosé n'est pas quelqu'un qui a quelque malentendu avec son Autre, c'est quelqu'un qui a *trop bien* entendu. Ce qui est extraordinaire et redoutable chez l'enfant, c'est qu'il est toujours à jour du désir de l'autre, le vrai désir, pas celui qui s'affiche. Cela veut dire, en fait, que le sujet doit suivre en quelque sorte ce mécanisme de sa propre division; ce qui fait que mon savoir et ma vérité ne tiennent pas ensemble, c'est qu'il y a coûte que coûte le désir qui s'interpose. Seulement, ce qui me paraît extrêmement intéressant, c'est qu'il y a une position de vérité. Je veux dire par là que le sujet sait que l'inconscient, d'une certaine manière, est une forme de savoir absolu reflété mais ce n'est pas un savoir absolu dans un miroir qu'on pourrait posséder. C'est en quelque sorte le sujet qui se divise à l'occasion de sa propre vérité. C'est comme cela que le symptôme, que la dénégation sont possibles. Freud s'étonne : comment est-ce qu'un sujet qui a refoulé des années brusquement avoue tout sous la réserve : "vous allez croire que c'est cela mais ce n'est absolument pas mon intention". Cela veut dire que le su-

jet a cette aptitude, un peu perverse parce que c'est le sujet humain qui vit de cette perversion, de se maintenir dans une position de proximité *et* d'éloignement envers sa vérité. Mais cela se travaille, c'est-à-dire que la position même du sujet se modifie : c'est là où les modalités d'idéalisation du sujet jouent un rôle déterminant.

Freud n'est pas du tout un thaumaturge. C'est quelqu'un qui ne croit qu'au Logos et à l'Anankè ! Le névrosé est une sorte de théorie de la connaissance vivante, c'est quelqu'un qui n'a pas simplement "des problèmes" avec son affectivité mais qui a *un* problème avec la structure même d'administration de sa vérité. Rien d'étonnant à ce que ce ne soit pas un menteur, ni un simulateur, mais que ce soit quelqu'un qui montre de la vérité. D'où vient qu'on ne peut pas avoir un rapport à la vérité sans avoir un rien de névrose puisque c'est cela qui met le sujet au travail du questionnement de la vérité...

Voilà enfin quelle sera ma conclusion. Je suis parti de ces constats. Il y avait ces deux analyses : analyse du langage/analyse du savoir. On peut penser, d'après la première partie, que la psychanalyse a été mise en soupçon. On peut avoir l'impression, dans la seconde partie, qu'elle renaît de ses cendres plus forte que jamais. Mon but n'est pas d'utiliser Wittgenstein pour faire l'apologétique de la psychanalyse, je constate simplement que ce n'est pas un hasard si une théorie qui porte le fer dans la rationalité met à nu ce que Freud aurait pu dire plus clairement s'il avait été philosophe.

J'ai commencé en disant qu'il s'agissait de désensorceler l'homme. C'est curieux parce qu'on retrouve exactement la même métaphore chez Freud et Wittgenstein, celle de la sorcière. Mais il y a une différence, c'est que Freud nous dit : il y a un moment où la sorcière est nécessaire. Il le dit dans un contexte bien précis. Quand le matériel clinique ne peut plus parler, il faut appeler la sorcière et la sorcière, c'est la métapsychologie. Ce qui veut dire que le moment de la sorcière est un moment nécessaire. Le moment de la sorcière, que j'appelle aussi le moment de l'oracle, est le moment où, justement, le sujet lui-même doit se décentrer. C'est pour cela que la psychanalyse est une rationalité très bizarre, parce qu'il y a un moment de l'oracle, où on est *plus* pensé qu'on ne pense. Ce moment est nécessaire

au sujet pour se ressaisir dans sa fonction de vérité. Freud ajoute avec humour : "Malheureusement, les renseignements de la sorcière ne sont pas toujours très détaillés". Il faut recommencer à élaborer le "matériel". Ce qui paraît essentiel, c'est justement ce moment de décentrement qui fait que si l'inconscient tourne autour de l'Autre, il faut une rationalité ad hoc, c'est-à-dire une rationalité qui pense sans arrêt la division du sujet. Mais remarquez bien que le sujet, on ne s'en débarrasse pas si facilement, puisque justement il est l'horizon même de la psychanalyse. Chose étonnante au fond, Wittgenstein en arrive à une conception où il défend l'intérêt du sujet mais il butte en quelque sorte sur ce point où le sujet étant divisé par le symptôme, il ne peut rien faire d'autre que de le renvoyer, comme il le fait parfois, à la clinique. Je veux pointer par là, en quelque sorte, la spécificité de ce que fait Freud. Je crois qu'en psychanalyse, il faut repartir d'une telle interrogation pour comprendre en quoi cela même est une révolution. C'est ce que j'appelle l'entendement freudien. Je veux dire par là que Freud est obligé de créer un entendement spécial pour accueillir ce genre de problème et c'est de là qu'on peut repartir pour ce qu'il en est de l'épistémologie freudienne. Là commencerait évidemment une nouvelle phase de ce projet, savoir comment Freud engendre un concept métapsychologique, c'est-à-dire est-ce qu'il fait bien tout ce qu'il dit ? Wittgenstein peut nous armer pour vérifier comment cela marche. Mais c'est la nécessité qui peut servir à désigner le jeu psychanalytique de la façon la plus claire, c'est celle qui consiste à ré-introduire toujours le sujet dans le jeu.

Est-ce que le mot éthique ne devrait pas avoir sa place dans cette conclusion ? Pourquoi, parce que justement, chose curieuse, Wittgenstein, en questionnant sans arrêt ce problème de l'autorité, passe son temps à récuser l'idée qu'il y aurait un père du savoir. Or, quand on pose le problème de la croyance, on pose toujours celui du père en psychanalyse, ce qui veut dire qu'au fond, Wittgenstein en arrive à cette idée qu'on joue avec le langage et j'entends dans cette idée qu'on peut jouer avec le langage du Père ! Entendons plus précisément que le rapport avec le père, qui est un rapport de transmission symbolique, n'est pas constituant du langage. Il y a un passage bien connu où il critique Saint-Augustin qui raconte comment il a acquis le langage. Il critique cette idée de la providence, cette idée de transmission du symbolique avec un acharnement bien connu parce que c'est là

que se joue le refus de la conception référentialiste du langage. Il me semble qu'il y a surtout là cette idée que "le" langage n'est pas transmis, que l'enfant joue toujours déjà avec *son* langage. Il me semble qu'il y a chez Wittgenstein comme une idée d'innocence, de la restitution de rapports innocents de l'homme à son langage, alors que la psychanalyse nous dit que l'homme n'atteint le langage que par la loi. C'est cela en quelque sorte qui pourrait bien être l'enjeu éthique. Ce qui est assez curieux d'ailleurs, c'est que Wittgenstein affirme à propos de Freud : "Ce qu'on attendrait de lui, dit-il, c'est de l'astuce mais de la sagesse, je ne crois pas". Mais la vraie sagesse, pour Wittgenstein, ce serait justement un rapport totalement innocent de l'homme au langage. Je suggère cette hypothèse- "diagnostic" pour comprendre peut-être ce qui l'anime en dernier ressort. Pourquoi cette passion pour le langage ? Peut-être, parce que si l'homme pouvait purifier ses mots, il pourrait faire l'économie de la loi, l'économie même du désir, il pourrait simplement vivre dans ses mots comme un poisson dans l'eau. La psychanalyse montre que, justement, dans la mesure où le sujet tient à son désir, il ne peut pas être innocent, ce qui nous oblige à supposer un sujet divisé. Quand Freud soutient que l'éthique est "ce qui va de soi", il ne fait peut-être qu'énoncer cette "prise dans la loi" comme le préalable de toute anthropologie. Wittgenstein défend là contre le "droit à jouer" comme vocation du langage humain...

NOTES

Nous avons résolu de laisser à ce texte proféré son caractère propre : expression d'une recherche en cours qui a trouvé son expression écrite systématisée ailleurs (*Freud et Wittgenstein*, à paraître, Presses Universitaires de France, 1988); elle maintient ce qui, du sujet parlant, fait trace dans le message, actualisé pour les besoins d'une synthèse limitée dans le temps ! Dans les Notes du texte, nous renvoyons aux éléments de nos travaux susceptibles d'éclairer tel énoncé lapidaire.

- (1) J'en ai posé les premiers éléments dans l'article paru en 1981, "*Wittgenstein séduit par Freud, Freud saisi par Wittgenstein*", Temps de la réflexion n° 2, Gallimard.

- (2) Sur la distinction entre psychanalyse et freudisme, nous renvoyons au texte à paraître, *Le freudisme*, PUF.
- (3) Cf. notre *Introduction à l'épistémologie freudienne*, 1981, Payot, pour une exploration des modèles du savoir de la psychanalyse.
- (4) Cf. notre article "*Freud et le lien viennois*", in *Austriaca*, 1986, pour une mise au point sur l'appartenance culturelle de Freud.
- (5) En 1929, après son expérience d'instituteur en Basse-Autriche, commence la période cambridgienne. Wittgenstein enseigna à Trinity College avant d'être nommé, en 1939, à la chaire de Moore.
- (6) Nous renvoyons sur ce point à notre "*L'entendement freudien. Logos et Anankè*", Gallimard, 1984.
- (7) Cf. notre "*Freud et Nietzsche*", PUF, 1980; 1982.
- (8) Le terme apparaît, dans un texte écrit en français par Freud en 1896. Sur l'arrière-plan chimique du terme, cf. *Introduction à l'épistémologie freudienne*.
- (9) *Introduction à l'épistémologie freudienne*, 1981, Payot, Ch. I.
- (10) Sur ce dialogue reconstruit, nous renvoyons à notre *Freud et Wittgenstein*, à paraître, PUF, 1988.
- (11) Sur la question de la logique de l'assentiment analytique, cf. *Freud et Wittgenstein*, livre I, sur la critique de l'herméneutique, livre II; sur la critique de l'explication psychanalytique comme métapsychologie, livre III.
- (12) *Remarques sur la théorie et la pratique de l'interprétation des rêves* (1923), également utilisées par Popper (cf. *Freud et Wittgenstein*, Livre III, Ch. III, §1).

- (13) *Conversations sur Freud*, reproduites en français à la suite des *Leçons et conversations*, Gallimard, 1971, p. 88.
- (14) Cf. *Freud et le lien viennois*, op. cit.
- (15) Freud a rompu avec Kraus avec éclat après avoir envisagé une "alliance". Sur le lien de la critique de Wittgenstein avec celle de Kraus, cf. *Freud et Wittgenstein*, Introduction.
- (16) Nous en avons tenté une analyse in "Vienne-Paris" (contribution au colloque organisé par l'Institut franco-autrichien, Orléans, 1986).
- (17) Cf. sur ce point le "*Wittgenstein*" de William Bartley III (trad. française *Wittgenstein, une vie*, éd. Complexe).
- (18) Paru en 1860.
- (19) *De la fausse reconnaissance (déjà raconté) au cours du traitement psychanalytique* (1918).
- (20) *Analyse terminée et analyse interminable* (1937).
- (21) *La dénégarion* (1925).
- (22) Cf. *Remarques sur la théorie et la pratique de l'interprétation des rêves*, op. cit.
- (23) *Recherches philosophiques*.
- (24) Pour une comparaison détaillée de ces deux versions du "puzzle", cf. *Freud et Wittgenstein*, Livre II, Ch. III, §1.
- (25) *Depuis Freud, la philosophie et les philosophes* (1975).
- (26) *Conversations sur Freud*, op. cit.

- (27) Nous renvoyons à notre mise au point "*Le sujet de la psychanalyse*" (in *Confrontations* n° 1, 1987).
- (28) Cf. la butée mystique du *Tractatus*.
- (29) Cf. "*Freud et l'oracle*" (in *L'entendement freudien*, op. cit.)
- (30) Idée théorisée par Jacques Lacan et que nous expérimentons comme envers du débat Freud/Wittgenstein.

